

Raphëlle PERIA

Revue de presse (extraits)



galeriepapillonparis.com
contact@galeriepapillonparis.com
13 rue Chapon 75003 Paris
+33 (0)1 40 29 07 20

“Raphaëlle Peria et Fanny Robin révèlent la nature qui disparaît”, Apolline Coëffet, in [Fisheye Magazine](#), 12 avril 2025

fisheye

[Abonnement](#) [Soumettre votre travail](#) [Newsletter](#) [Fisheye Store](#) [L'univers Fisheye](#)

[Fisheye #70 Spécial Mode](#)

[Société](#)

[Environnement](#)

[Intime](#)

[Voyage](#)

[Curiosité](#)

[Agenda](#)

[Participez](#)

[Photosphère](#)

[Recherche](#)

BMW ART MAKERS: Raphaëlle Peria et Fanny Robin révèlent la nature qui disparaît

ENVIRONNEMENT

ARCHIVE

ARLES 2025

Il y a 10 heures • Écrit par [Apolline Coëffet](#)



Raphaëlle Peria, Arpenter le passé, grattage sur impression sur papier cuivré, 40x60cm, 2025 © Raphaëlle Peria / BMW ART MAKERS

Raphaëlle Peria et Fanny Robin, l'artiste et la curatrice lauréates de la [quatrième édition du BMW ART MAKERS](#), ont ouvert les portes de leur atelier pour dévoiler les premières images de *Traversée du fragment manquant*. Une fois achevée, la série sera exposée tout l'été aux [Rencontres d'Arles](#) avant d'être présentée à [Paris Photo](#) à l'automne.

Ce mardi 8 avril, Raphaëlle Peria nous a accueillis à Poush, à Aubervilliers. Il est rare que l'artiste-plasticienne ouvre les portes de son atelier. Même sa galeriste, Claudine Papillon, ne peut s'y rendre que peu souvent, indique-t-elle en riant. Seulement, cette journée s'avère particulière, car elle dévoile les premières œuvres de *Traversée du fragment manquant* à la presse. Au total, une vingtaine de pièces sera exposée entre juillet et novembre. Cette série est née dans le cadre de la quatrième édition du BMW ART MAKERS, qu'elle a remportée, il y a quelques mois, en duo avec la curatrice Fanny Robin. Comme le veut le programme de mécénat dédié aux arts visuels et à l'image contemporaine, le projet primé résulte d'une expérimentation qui croise les approches et les regards. Au cœur des compositions se trouvent des problématiques actuelles. Ici, il s'agit - d'un moment de bascule de notre écosystème -, explique-t-elle.

“Raphaëlle Peria et Fanny Robin révèlent la nature qui disparaît”, Apolline Coëffet, in Fisheye Magazine, 12 avril 2025



Raphaëlle Peria, *Cueillir les murmures*, grattage sur photographie, 60x90cm, 2025 © Raphaëlle Peria / BMW ART MAKERS

Des réminiscences qui traversent les œuvres

Traversée du fragment manquant prend racine dans le canal du Midi, là où se trouve l'un des plus anciens souvenirs de Raphaëlle Peria. Celui-ci remonte à l'enfance, quand elle jouait à bord de la péniche sur laquelle vivait son père. L'intérieur du bateau se reflétait sur la vitre qui donnait sur les platanes qui stabilisent les berges. À cause d'un champignon microscopique qui entraîne leur dépérissement, les arbres, vieux de deux siècles, vont bientôt disparaître. Puisqu'aucun traitement ne peut les sauver, ils seront remplacés par d'autres espèces. Le site, classé au patrimoine mondial de l'UNESCO, est donc voué à se transformer. Cette réalité a inspiré un projet autour de la mémoire à l'artiste. À cet effet, elle entremêle des tirages issus de ses archives familiales à des photographies qu'elle a réalisées sur place, trente ans plus tard. Les images sont ensuite retravaillées avec une technique de grattage avec laquelle elle s'est familiarisée lorsqu'elle étudiait aux beaux-arts. C'est la première fois que son corpus inclut des clichés qui ne sont pas les siens.

Sur les établis, dans l'intimité de l'atelier, se découvrent ainsi ces éléments constitutifs. Un album de famille, rempli d'images prises par son père et son grand-père où elle apparaît enfant, côtoie des recueils de poésie, des carnets, des ébauches et des outils de gravure sur bois ou sur cuivre. Nous retrouvons même du matériel de dentiste qui rappelle la profession de sa mère. Les réminiscences du passé semblent traverser les œuvres. La surface de chacune d'elles a été grattée. Le feuillage et les troncs se parent de motifs immaculés. - *Pour l'historien de l'art Michel Pastoureau, le blanc est la couleur de l'oubli* -, souligne-t-elle. Ce procédé lui permet de révéler ce qui disparaît, mais également de générer un relief, un soulèvement de la matière qui donne à voir le bruissement de la nature. Certaines compositions utilisent du papier cuivré qui rappelle les taches de la même couleur qui abîment les platanes malades. L'ensemble éveille les sens. Nous aurions envie de toucher ces créations délicates afin de mieux les éprouver. Aux Rencontres d'Arles, puis à Paris Photo, elles prendront place sur des plaques transparentes qui évoqueront la vitre du bateau qui a bercé sa jeunesse. Un jeu sur les différentes échelles s'imposera comme un moyen d'insuffler des moments de respiration ou une pause contemplative qui ravira, sans aucun doute, celles et ceux qui arpenteront le festival ou la foire internationale.



Raphaëlle Peria, *Le reflet de ce qu'il reste*, feuille de cuivre et grattage sur photographie, 40x60cm, 2025, courtesy Galerie Papillon © Raphaëlle Peria / ADAGP



PHOTOGRAPHIE

Raphaëlle Peria et Fanny Robin lauréates de BMW Art Makers

Après Mustapha Azeroual et Marjolaine Lévy en 2024, l'artiste Raphaëlle Peria (née en 1989) et la curatrice Fanny Robin sont les nouvelles lauréates du programme de mécénat BMW Art Makers dédié aux arts visuels et à l'image contemporaine. Elles ont été choisies parmi six duos finalistes sur 180 candidatures, parmi lesquelles 42 % étaient internationales, en provenance de 26 pays. Leur projet « Traversée du territoire manquant » a été distingué par un jury composé de Simon Baker (directeur de la Maison européenne de la Photographie), Florence Bourgeois (directrice de Paris Photo), Andreina De Bei (directrice photo et rédactrice en chef adjointe de *Sciences et Avenir*), Hervé Digne (président de Poush Manifesto), Chantal Nedjib (fondatrice de l'image par l'image), Christoph Wiesner (directeur des Rencontres d'Arles) et Maryse Bataillard (responsable de la communication corporate et RSE BMW Group France). La finalité de ce prix, doté 10 000 euros pour l'artiste, de 8 000 euros pour la curatrice et de 15 000 euros pour la production des œuvres, est la réalisation d'une série qui sera

Raphaëlle Peria,
Le Miroir de nos illusions,
2024, peinture et grattage sur
photographie, 200 x 600 cm.
© Raphaëlle Peria/Adago, Paris 2025.

présentée cet été aux Rencontres d'Arles, puis à la foire Paris Photo à l'automne sous le commissariat de Fanny Robin, directrice artistique de la Fondation Bullukian à Lyon et commissaire d'exposition indépendante. Comme nombre de candidatures, le projet de Raphaëlle Peria – diplômée en 2014 de l'École européenne supérieure d'Art de Bretagne – aborde le thème de l'environnement. Il porte sur un des paysages typiques du Sud, formé par les platanes, arbres en voie de disparition car atteints d'une maladie incurable. Mixant les techniques et les sources d'images – archives personnelles, photographies, dessins, impressions sur plaque de verre et gravure –, ce travail expérimental vise à « illustrer l'évolution de ce paysage afin d'en préserver la mémoire ».

SOPHIE BERNARD

➔ [bmw.fr](https://www.bmw.fr)



Raphaëlle Peria. Dans la brume #1 #2 #3. 2022. Peinture sur photographie painting on photograph. 30 x 20 cm chaque each. (© Susie Waroude)

a deep relationship with water, an experience she seeks to share. Her large-format work *Le Miroir de nos illusions* (2024) plunges us into the distance, into the unknown. “Each time I make a work, the viewer is invited to take the time to look and discover the landscape as it unfolds,” she explains. In nature, the artist lets her gaze rest on common plants that become precious to her. On the ground, *La Mare du jardin bleu* (2024), engraved linoleum, invites us to come closer to appreciate each detail up close. Our attention is then drawn to a herbarium, spread across the walls of one of the rooms: on each page of a book that marked the artist during the two years she spent preparing her exhibition, the herbarium flower bears witness to a key moment, an emotion, a thought in progress.

The new garden at the Fondation Bullukian, composed of plants designed to withstand climate change, creates a subtle link with the second space in the exhibition, for which the artist has designed an installation. This piece draws our attention through the strength of the image it suggests, that of a moment in tension. A cascade of rolls of white wallpaper, embossed with her repertory of engraving techniques, suggests eddies, while a small boat contains 15 years of archives of her research and inspires what will come from it.

While the color white has been used in various of her images through the techniques of scratching, engraving and, more recently, painting, it becomes, in her latest works, a sign of renewal. The two hand-embossed works, produced in collaboration with the Michael Woolworth studio, take as their subject two flowers observed during her residency at the Hortillonnages. The artist experiments with layers of deconstruction of the image, suggesting the cycle of transformation of the plant. Her works strike a balance between presence and absence, reality and reverie.

Thus, several temporalities are revealed in this exhibition: a return to our roots, the survival of memories, the patience of the gesture, the cycle of plants. We can explore different water landscapes, environments where everything touches us, from a feeling of calm and tranquility to movement and upheaval.

LYON

Raphaëlle Peria. Dérives de nos rêves informulés

Fondation Bullukian / 18 septembre 2024 - 4 janvier 2025

Raphaëlle Peria (France, 1989) expérimente différentes techniques de transformation d’images prises lors d’explorations de milieux à la rencontre d’un biotope, d’une biodiversité. Par le grattage sur photographie, procédé s’apparentant à la gravure, elle met en évidence certains détails, les végétaux notamment. Avec la complicité de la curatrice Fanny Robin, elle a composé son exposition comme un parcours vers toutes sortes de dérives que suit son travail. Dès l’entrée, une série d’œuvres introduit l’apport de la peinture sur ses images, qui l’amène à jouer sur des strates, la transparence, les nuances de lumière. Sont présentés également ses vases en grès où elle traduit en volume un paysage à 360°, celui des hortillonnages d’Amiens.

Raphaëlle Peria prend le temps de ressentir les lieux, de s’imprégner de l’écosystème et d’éprouver une relation profonde avec l’eau, une expérience qu’elle cherche à partager. Son œuvre grand format *Le Miroir de nos illusions* (2024) nous plonge dans le lointain, vers l’inconnu. « À chaque fois que je fais une œuvre, le spectateur est invité à prendre le temps pour regarder et découvrir le paysage au fur et à mesure », précise-t-elle. Dans la nature, l’artiste laisse son regard se poser sur des végétaux communs qui en deviennent précieux à ses yeux. Au sol, *la Mare du jardin*

bleu (2024), du linoléum gravé, nous invite à nous rapprocher pour apprécier de près chaque détail. Notre attention se porte ensuite sur un herbier, qui se déploie sur les murs d’une salle : sur chaque page d’un ouvrage qui a marqué l’artiste durant les deux années de préparation de son exposition, la fleur herborisée témoigne d’un instant clé, d’une émotion, d’une pensée en cours.

Le nouveau jardin de la fondation Bullukian, composé de plantes devant résister au changement climatique, crée un lien subtil avec le second espace de l’exposition pour lequel l’artiste a conçu une installation. Celle-ci attire notre regard par la force de l’image qu’elle suggère, celle d’un moment en tension. Une cascade de rouleaux de papier peint blanc, sur lequel son répertoire de manières de graver est gaufré, suggère des remous tandis qu’une barque contient 15 années d’archives de ses recherches et inspire le devenir de celles-ci.

Si le blanc circule dans ses différentes images par la technique du grattage, de la gravure et plus récemment de la peinture, il devient, dans ses dernières œuvres, signe de renouveau. Les deux gaufrages réalisés à la main en collaboration avec l’atelier Michael Woolworth ont pour sujet deux fleurs observées durant sa résidence aux hortillonnages. L’artiste

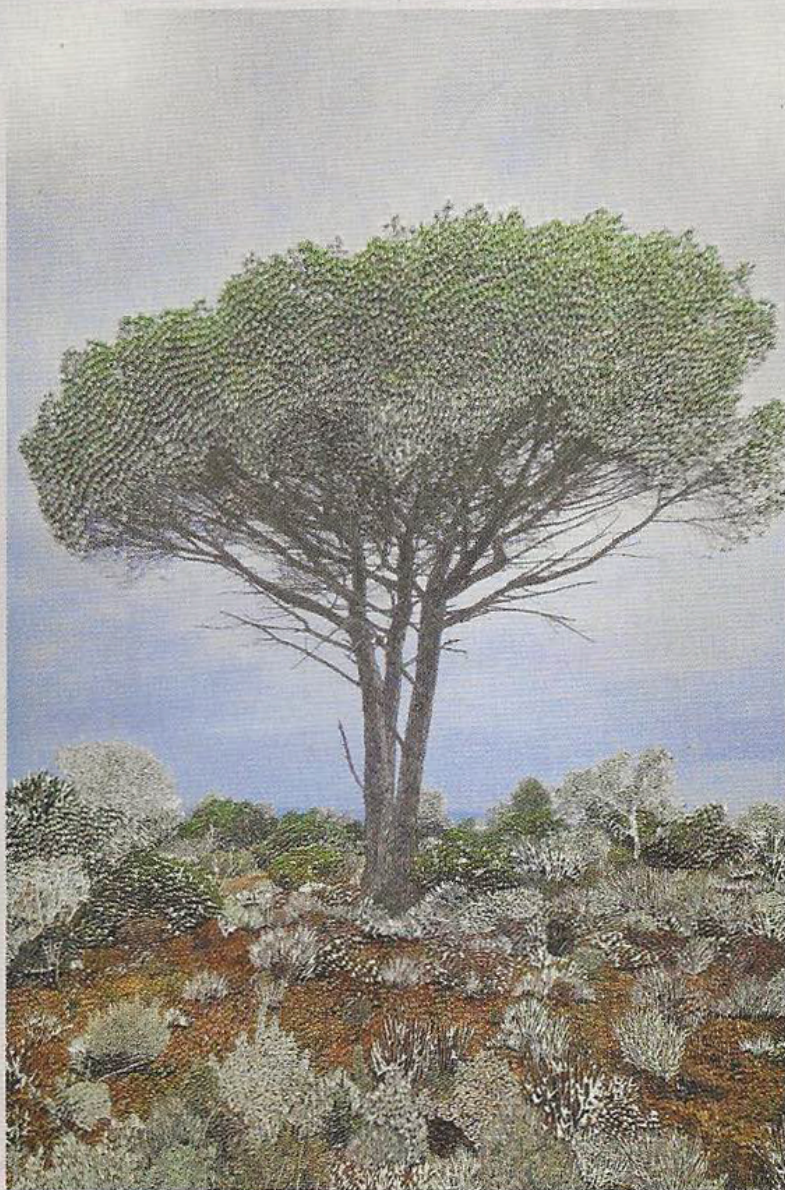
expérimente des strates de déconstruction de l’image et suggère le cycle de transformation du végétal. Ses œuvres jouent sur un équilibre entre présence et absence, sur un trouble entre réalité et rêverie.

Ainsi, plusieurs temporalités se révèlent dans cette exposition : un retour aux sources, la survivance de souvenirs, la patience du geste, le cycle des plantes. Nous pouvons cheminer à la découverte de différents paysages d’eau, des milieux où tout nous touche, d’une sensation de calme, d’apaisement, vers des mouvements, des bouleversements.

Pauline Lisowski

Raphaëlle Peria (France, b. 1989) experiments with different techniques for transforming images taken during explorations of environments in search of a biotope or biodiversity. By scratching the photograph, a process similar to engraving, she highlights certain details, particularly the plants. With the help of curator Fanny Robin, she has composed her exhibition as a journey towards all kinds of drifts that her work follows. At the entrance, a series of works introduces the contribution of paint to her images, leading her to play with layers, transparency and shades of light. Also on show are her stoneware vases, in which she translates a 360° landscape into volume, that of the Amiens Hortillonnages.

Raphaëlle Peria takes the time to feel the place, to immerse herself in the ecosystem and to experience



Raphaëlle Peria *Si la pluie s'était arrêtée #2*

2024, grattage sur photographie, 120 x 80 cm.

Galerie Papillon (Paris).

> Vendu 7 200 €

Sensibilisée aux écosystèmes fragilisés, Raphaëlle Peria a choisi une image prise dans la réserve naturelle de la plaine des Maures (Var) qu'un incendie a ravagé à plus de la moitié en 2021. L'artiste est à l'honneur à la fondation Bullukian de Lyon (jusqu'au 4 janvier) et au nouvel hôtel parisien Miss Fuller, qui fait partie de la Drawing Hotels Collection de Carine Tissot.

"Reportage France 3 - Exposition «Dérives de nos rêves informulés» de Raphaëlle Peria", Youtube, 3 décembre 2024



nouveau talent



Entremêlant photographie, dessin et gravure, l’artiste mène une réflexion sur la mémoire et le lieu, le matériel et l’immatériel.

Raphaëlle Peria

les traces de l’oubli



1989

Naissance de Raphaëlle Peria (ill. : ©Flavien Durand) à Amiens.

2014

Diplôme de l’École européenne supérieure d’art de Bretagne.

2015

Finaliste de la Bourse Révélation Emerige.

2017

Première exposition personnelle à la galerie Papillon, à Paris.

2018

Voyage fondateur au Cambodge.

2019

Succès critique lors d’un focus sur la foire Drawing Now Art Fair, à Paris.

2024

Exposition au musée Michel Ciry de Varengeville-sur-Mer, dans le cadre du festival Normandie impressionniste.

2025

Exposition personnelle à la galerie Papillon, prévue au printemps.

Née en 1989 à Amiens, non loin de la cathédrale Notre-Dame et des panoramiques de Puvis de Chavannes, Raphaëlle Peria se destine tôt à une formation artistique. Aux Beaux-Arts de Lorient, l’étudiante affine son geste, grave et peint, assidûment. C’est un voyage autour du monde, dont elle revient émerveillée mais lestée de dix-sept mille images hétérogènes, qui suscite des interrogations décisives : qu’est-ce que se souvenir ? Que reste-t-il du vertige de la découverte après la décantation et la sédimentation de la mémoire ? Que dit encore l’image ? Forte de la lecture de Roland Barthes, qui érige la photographie en suaire du passé, la jeune femme entreprend de fouiller d’anciens tirages et, à l’aide d’un scalpel ou d’une fraiseuse empruntés à son métier séminal de graveur, intervient sur la couche argentique afin d’effacer la couleur, comme des années avant elle Robert Rauschenberg

(*Erased De Kooning Drawing*, 1953). Savant et splendide, ce travail de « grattage », dont Raphaëlle Peria considère qu’il tient plus d’une pratique du dessin que de la photographie, engendre de délicats copeaux et des virgules matiéristes, des soulèvements susceptibles « d’emmener la photographie vers le relief ». Naissent des zones blanches, comme vierges, qui sont autant de traces de l’oubli, de lacunes mnésiques, de ruines temporelles. Merveilleusement épidermique, l’œuvre de Raphaëlle Peria est présentée cet automne à la Fondation Bullukian, pour laquelle elle prépare notamment un gigantesque herbier littéraire, plein de grâce et de poésie. Récemment, l’artiste est partie en Asie à la recherche d’une plante réputée menacée. En vain. La forêt, pareille au réel, était minée. Mais telle est la quête la plus belle : celle vers l’image manquante.

COLIN LEMOINE

LES HERBES SAUVAGES

Dans les herbes sauvages où nous sommes allés
 jusqu'à ce que la brûlure de l'été
 réduise ma lourde chevelure à la
 réchasse des foins,
 à la sécheresse des pailles
 aux tiges nouées comme de
 sur la tête
 des prodiges qui vont bien
 tomber,
 dans les forêts mellémères
 longtemps les nattes
 enroulés dans les brins
 pas aux lèvres
 des sapins
 qu'agitaient en saison
 les vents moins furieux
 que les gestes d'un
 secouée de désir
 s'aventurant
 sous le tissu
 d'une longue chemise,
 dans les
 sont tombés mille fois
 des garçons
 de messe et d'annésie
 avec des filles
 ce soleil offrait
 au printemps
 des taches
 les yeux
 et l'arrêt du nez
 dans les églises ab
 nées,
 dans les prairies
 que l'orage a retourné

↖
 L'Apothéose
 écorée des étoiles,
 2024, grattage
 sur photographie,
 100 x 130 cm
 TOUTES LES PHOTOS :
 COURTESY DE L'ARTISTE
 ET GALERIE PAPILLON.

À VOIR

RAPHAËLLE PERIA, Fondation
 Bullukian, 26, place Bellecour, 69002
 Lyon, 04 72 52 93 34, www.bullukian.com
 du 19 septembre au 5 janvier.
 LE DOCUMENTAIRE consacré à l'artiste
 sur www.amartfilms.com/fr/artistes

À CONSULTER

LE SITE INTERNET
 de l'artiste : www.raphaelleperia.com

←
 Livre 10 « Les Ronces »,
 extrait de l'herbier
 littéraire en cours
 de réalisation, 2024.

↓
 Les Arbres de
 Varengeville #4,
 2024, grattage
 sur photographie,
 40 x 30 cm.



←
 Ces lumières qui
 rendent aveugles,
 2024, grattage
 sur photographie,
 100 x 150 cm.

“Rêveries aquatiques à la fondation Bullukian”, in Grains de sel, 4 octobre 2024

**GRAINS
DE SEL**

Rêveries aquatiques à la fondation Bullukian

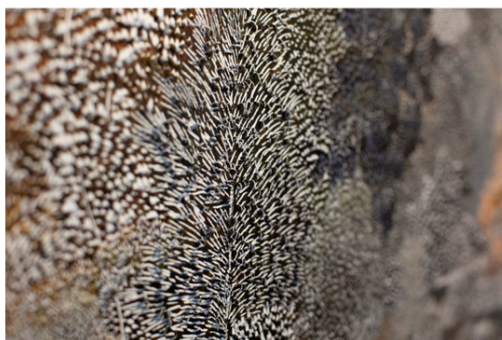
Dans le cadre de la Biennale d'art contemporain, la fondation Bullukian accueille l'exposition de Raphaëlle Peria: Dérives de nos rêves informulés. En écho, des ateliers sont proposés aux enfants plusieurs fois par mois, jusqu'au 4 janvier 2025.

Inscrite au parcours de la Biennale d'art contemporain, l'exposition de Raphaëlle Peria est sans doute celle qui résonne le plus avec le titre de cette 17^e édition, plus énigmatique en d'autres lieux: *Les voies des fleuves – Crossing the water*. Car à la fondation Bullukian, l'artiste parisienne, née à Amiens, présente ses paysages aquatiques, cernés d'arbres et de végétation dense et multiple.

Raphaëlle Peria trouble nos perceptions

À leur découverte, notre perception se trouble, hésitant entre la photographie et la peinture. En réalité, c'est un peu des deux, et plus encore. La jeune femme, qui n'aime rien tant que le contact de l'eau et de la nature, photographie ces écosystèmes menacés.

Puis elle imprime ces clichés sur du papier photo. Elle vient alors munie d'une gouge, d'une pointe sèche ou même d'une fraiseuse de dentiste, marquer la matière de stries plus ou moins profondes ou carrément la soulever pour faire apparaître des blancs.



Détail d'une oeuvre de Raphaëlle Peria à la fondation Bullukian de Raphaëlle Peria © Susie Waroude

“Rêveries aquatiques à la fondation Bullukian”, in Grains de sel, 4 octobre 2024

Ces blancs, Raphaëlle Peria les appose aussi à la peinture, par touches cotonneuses qui contrastent avec le graphisme précis du reste de l'image. Ces paysages sublimes – dont un polyptique extraordinaire – cohabitent avec un herbier littéraire, une mare à nénuphar en lino et des vases dont l'argile a lui aussi été « gratté » par l'artiste avant qu'elle ne sèche.

La seconde salle d'exposition abrite une installation monumentale représentant encore mieux que l'atelier de l'artiste. Un amoncellement de carnets et d'ouvrages personnels, fruit de dix ans de recherches et de projets non aboutis, déborde d'une barque qui semble voguer sur un flot de papier peint blanc gaufré des motifs de Raphaëlle.

Des ateliers pour enfants axés sur le thème du paysage

L'ensemble déploie un imaginaire qui, convoquant à la fois le courant impressionniste, l'intranquillité des contes et la nature animée de Miyazaki, charmera les enfants. Les petits chanceux pourront d'ailleurs en tout petit groupe créer à leur tour des paysages, à base de découpage, de collage, de dessin et de peinture lors d'ateliers Bullu'kids que l'on recommande vivement.



Installation de Raphaëlle Peria, Dérives de nos rêves informulés © Susie Waroude

"Choisir la Normandie: photographie et impressionnisme (1850-1914)", Julien Faure-Conorton, in Normandie Impressionniste 2024, BeauxArts éditions, 2024, p1, p76-77



Raphaëlle Peria
Hortillonnages
2011, collage
sur photographie,
40x50 cm.

150 ans de l'impressionnisme
**NORMANDIE
IMPRESSIONNISTE
2024**

BeauxArts
Editions

et ils sont encore aujourd'hui. Or, elles ne l'étaient quasiment jamais à l'époque de leur création où elles circulaient pourtant largement dans des expositions internationales et étaient longuement commentées dans la presse spécialisée. Ce rapprochement facile, qui découle d'une méconnaissance des visés et des moyens techniques du pictorialisme comme de ses préférences en matière artistique, n'est toutefois pas totalement impropre. Si le pictorialisme ne doit pas être réduit à un impressionnisme photographique, il présente néanmoins d'intéressants points communs avec ce courant pictural, comme l'attention portée au rendu des impressions lumineuses et des effets atmosphériques (obtenus toutefois par des moyens bien différents). Ajoutons que, d'une manière générale, le pictorialisme présente bien plus de points communs avec la gravure qu'avec la peinture et serait donc plutôt à rapprocher de l'estampe impressionniste¹⁴.

En France, le chef de file de ce courant photographique est Robert Demachy (1859-1936) dont les liens personnels et artistiques avec la Normandie furent très étroits¹⁵. Il en saillit tous les aspects: les pâturages, les manufactures, les bords de rivière. Mais ce ne sont là que des prétextes: l'essentiel, pour lui, réside dans l'interprétation du sujet. Ainsi le *Port de Trouville* lui offre-t-il avant tout l'occasion de magnifier des jeux d'ombre et de lumière, l'éclatement de la voile sombre contrastant sur le cielclair, le rythme des ondulations et des reflets à la surface de l'eau. Si certains de ses sujets, comme la *Rue à Lisieux*, offrent une vision douce, classique et intemporelle d'un patrimoine séculaire, d'autres affichent au contraire une modernité beaucoup plus radicale comme *Les Merisiers*, vue industrielle au cadrage resserré dont le sujet n'est autre que les grues du «quai au charbon», au Havre. Par le jeu du tirage, Demachy assombrit le ciel, anime les reflets, noircit les structures en acier, noie les détails, dramatisant ainsi la scène. Le choix du titre, référence à *La Guerre des mondes* (1890) de H. G. Wells, achève de transformer cette vue portuaire en vision fantastique. On le voit ici, le pictorialisme dépasse largement la simple référence à l'impressionnisme même si, de prime abord, son esthétique peut nous inciter à l'en rapprocher.

Aujourd'hui, plus d'un siècle après ces pionniers, la Normandie continue invariablement d'inspirer les photographes. Comme Henri Le Secq, Edmond Bacoit ou Gustave Le Gray, certains nous montrent des fragments de la vie moderne que leur œil et leur sensibilité les ont possédés à choisir. Ainsi des déviances de paysages périurbains de Gérard Lemaître ou des commerces abandonnés de Nelly Monnier et Eric Tabuchi ont la contemporanéité nous touche autant que l'obsolescence¹⁶. D'autres, dans la droite ligne du pictorialisme, mais avec des moyens nouveaux, placent



Raphaëlle Peria, *Miroir double émeraude*
2011, gravure sur photographie, tirage sur papier, 10x10 cm (éd. 100).

l'interprétation au cœur de leur pratique, qu'on songe aux «hyperphotographies» de Jean-François Rauzier ou aux photographies grattées de Raphaëlle Peria¹⁷. Quant aux gommés bichromatés de Laurent Millet¹⁸, elles représentent un procédé dont la renaissance est due à Robert Demachy au tournant du *x^e* siècle¹⁹.

En définitive, d'hier à aujourd'hui, le dénominateur commun ultime entre photographie et impressionnisme apparaît être la fascination des artistes – qu'ils utilisent le pinceau ou la chambre noire – pour cette «liquide mobilité de la lumière»²⁰ si caractéristique de la Normandie. ■

Dès l'origine, la photographie a été perfectionnée pour atteindre toujours plus de détail et de netteté et l'on peut donc s'interroger sur la pertinence d'un rapprochement formel avec l'impressionnisme.

- 14 Anpropos de ce procédé, voir : Sylvie Aubenas et Paul-Louis Riabault (dir.), *Précédents de la photographie. Le sélecteur en France, 1840-1900*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2010.
- 15 Cf. Michel Frenay, *L'usage inconnu, le mode adapté et les principes d'invention en photographie*, *Études photographiques*, 1998, 5, p. 57-71.
- 16 Cf. Aubenas et Riabault, op. cit., p. 288-289.
- 17 Augustin, op. cit., p. 152.
- 18 Sur ce sujet, voir : Françoise Heulou, Victor Segal, photographes de l'art, *Collaboration avec le soleil*, Paris, Réunion des musées nationaux, 1998.
- 19 *Le Livre de Victor Hugo*, Edmond Bacoit, 20 février 2013, Réunion de Victor Hugo – Bibliothèque, Guernsey.
- 20 Suzanne Flakert, Madame Bovary (II), Paris, Michel Lévy Frères, 1857, p. 370.
- 21 Augustin, op. cit., p. 132.
- 22 Sur ce sujet, voir : Sylvie Aubenas (dir.), *Guernsey Le Gray, 1820-1884*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2002.
- 23 Cf. Augustin, op. cit., p. 158.
- 24 Cf. Augustin, op. cit., p. 158.
- 25 Sur ce sujet, voir : Julien Faure-Conorton, *Visages d'artistes : photographes et peintures, 1890-1900*, Cahiers du Temps, 2018.
- 26 Les estampes impressionnistes font cette année l'objet d'une exposition dans le cadre de l'été de la photographie, du 10 au 15 septembre 2024, au Grand Palais, Paris.
- 27 *Le Livre de Victor Hugo*, Edmond Bacoit, 20 février 2013, Réunion de Victor Hugo – Bibliothèque, Guernsey.
- 28 Sur ce sujet, voir : Julien Faure-Conorton, Robert Demachy, impressionnisme normand, Cahiers du Temps, 2018.
- 29 Sur ce sujet, voir : Julien Faure-Conorton, Robert Demachy, impressionnisme normand, Cahiers du Temps, 2018.
- 30 Sur ce sujet, voir : Julien Faure-Conorton, Robert Demachy, impressionnisme normand, Cahiers du Temps, 2018.
- 31 Sur ce sujet, voir : Julien Faure-Conorton, Robert Demachy, impressionnisme normand, Cahiers du Temps, 2018.
- 32 Cf. « Jean-François Rauzier - *Guernsey / Hyperphotographies* », *Centre photographique de la Normandie*, consulté le 12 mai 2024.
- 33 Cf. « Raphaëlle Peria - *Vogue en crin des vallées* », *Centre photographique de la Normandie*, consulté le 12 mai 2024.
- 34 Cf. « Laurent Millet - *Formes l'hyppothèse* », *Centre photographique de la Normandie*, consulté le 12 mai 2024.
- 35 Cf. « Jean-François Rauzier - *Guernsey / Hyperphotographies* », *Centre photographique de la Normandie*, consulté le 12 mai 2024.
- 36 Cf. « Raphaëlle Peria - *Vogue en crin des vallées* », *Centre photographique de la Normandie*, consulté le 12 mai 2024.
- 37 Cf. « Laurent Millet - *Formes l'hyppothèse* », *Centre photographique de la Normandie*, consulté le 12 mai 2024.
- 38 Cf. « Jean-François Rauzier - *Guernsey / Hyperphotographies* », *Centre photographique de la Normandie*, consulté le 12 mai 2024.
- 39 Cf. « Raphaëlle Peria - *Vogue en crin des vallées* », *Centre photographique de la Normandie*, consulté le 12 mai 2024.
- 40 Cf. « Laurent Millet - *Formes l'hyppothèse* », *Centre photographique de la Normandie*, consulté le 12 mai 2024.

► « Photographier en Normandie (1840-1890). Un dialogue pionnier entre les arts » - 22 mai - 22 septembre
Musée - Musée d'art moderne André-Malraux
2, bd Clemenceau - 78000 Le Havre - Tél. : 02 35 19 62 62

► Laurent Millet - *Formes l'hyppothèse* - 25 mai - 28 septembre - Centre photographique
Normandie - 15, rue de la Cathédrale - 78000 Rouen
Tél. : 02 35 89 96 96

► Raphaëlle Peria - *Vogue en crin des vallées* - 23 mars - 16 juin - Musée Michel-Ciry
6 bis, rue Mauquereu-Rolle - 78119 Varenneville-sur-Mer
Tél. : 02 32 90 11 52

► Jean-François Rauzier - *Guernsey. Rêveries dans le jardin de Claude Monet* - 27 avril - 30 septembre
Musée Blanche-Hoschede-Monet - 12, rue du Pont
27200 Vernon - Tél. : 02 32 94 79 05

► « La couleur est la lumière. Invention historique, expérimentations contemporaines » - 21 avril - 1^{er} septembre
Le Point du Jour - Centre d'art Éditions - 100, av. de Paris
50100 Cherbourg-sur-Cotentin - Tél. : 02 32 22 99 23

“Le marché du dessin en 12 transactions parisiennes”, Armelle Malvoisin, Rafael Pic, Stéphanie Pioda, in Quotidien de l’art, 23 mars 2024, p10

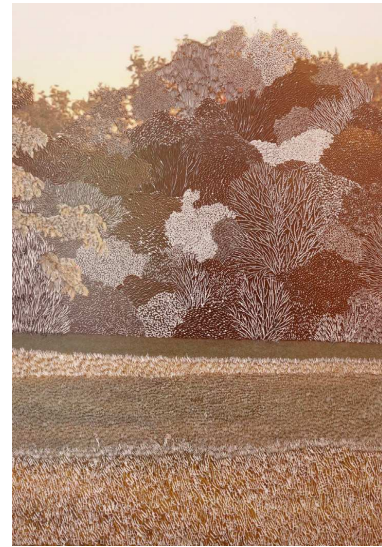
6 600 €

Raphaëlle Péria, *Accorder le néant à l’infini*

GALERIE PAPILLON, PARIS (DRAWING NOW)

Montré à la foire sur le stand de la galerie Papillon depuis 2019, le travail particulier de Raphaëlle Péria ne cesse de séduire un nouveau public. L’artiste utilise de petits outils pour triturer une image photographique de paysage, avec sa technique de grattage qui laisse apparaître le blanc dans l’épaisseur du papier, et révèle une autre image sublimant l’originale. Un jeune collectionneur qui découvrait le résultat, a eu un coup de cœur. En plus de l’esthétique, l’acheteur avoue avoir été séduit par la poésie du titre.

A.M.



Raphaëlle Péria,

Accorder le néant à l’infini,
2023, grattage sur
photographie, 100 x 70 cm.

© Courtesy de l’artiste et Galerie
Papillon/Adagp, Paris 2024.

Drawing Now, démarrage en douceur

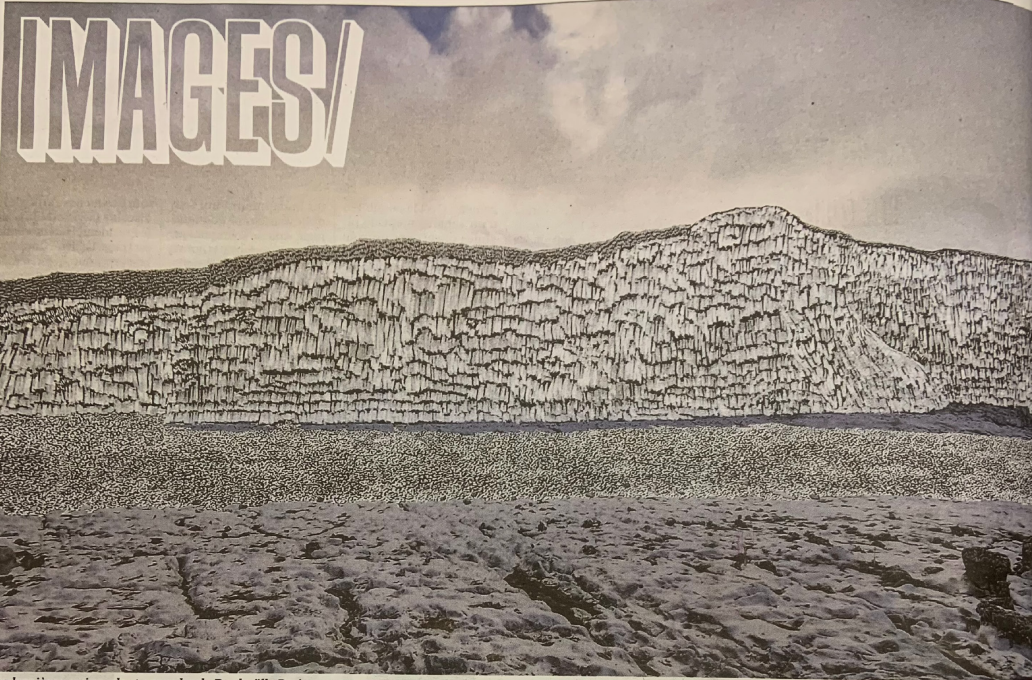
Sous un soleil radieux, la foire consacrée au dessin contemporain a ouvert la saison printanière, avec des allées plutôt bien fréquentées. Certains stands ne dissimulaient pas l'attentisme ambiant, dû à une conjoncture plus morose que l'an dernier et à l'ADN local - on n'est pas à Art Basel, avec ses achats instantanés. Chez Georges-Philippe & Nathalie Vallois où l'on commente « *un démarrage très tranquille* », les émouvants dessins d'Emanuel Proweller (entre 2 500 et 22 000 euros) attendaient preneur à l'instar des beaux scainiers d'Alechinsky chez Lelong & Co. ou des virtuoses François Rouan chez Templon. À côté des collectionneurs fidèles bien présents, de nouvelles têtes ont fait leur premiers pas à l'achat, comme chez Catherine Issert où un lumineux Viallat est parti pour 7 500 euros ainsi que de beaux dessins de la jeune Marine Wallon (entre 2 500 et 3 500 euros). « *C'est une foire de cœur et d'authenticité* », confie la galeriste de Saint-Paul-de-Vence, fidèle de l'événement, qui en apprécie l'aspect non spéculatif. À 15 000 euros le stand, il faut certes bien vendre car le panier moyen dépasse rarement les 10 000 euros mais c'est aussi l'occasion de voir passer beaucoup de monde de l'art contemporain, quelques

semaines avant Art Paris et la Biennale de Venise. On pouvait reconnaître les Amis du Centre Pompidou, l'ADIAF, Guillaume Piens, directeur artistique d'Art Paris, plusieurs directeurs de FRAC ainsi que des collectionneurs au goût précis tels Antoine de Galbert, Christophe Durand-Ruel ou les Guerlain. Dans l'ensemble, on remarquait des œuvres à l'esthétique virtuose, telle cette très belle photographie grattée de Raphaëlle Peria chez Marion Papillon, de magnifiques encres d'Abdelkader Benchamma - nommé au prix Marcel Duchamp et auteur d'une œuvre monumentale pour la station de Vitry dans le cadre du Grand Paris - chez Templon, dont 6 petits tableaux à 3 000 euros sont partis très vite ou les minutieux dessins du peintre belge Antoine Roegiers (de 3 000 à 5 000 euros), montrés pour la première fois. Dans la même veine, deux grandes pièces de Tudi Deline chez By Lara Sedbon ont été cédées entre 9 000 et 10 000 euros ce qui a ravi la galeriste, tandis qu'Arnaud Lebecq, primo-exposant, se réjouissait de la vente d'une œuvre de sa jeune artiste thaïlandaise Imhathai Suwatthanasilp. Plus atypiques, les belles encres sur porcelaine et les grès émaillés d'Anaïs Lelièvre ont attiré les regards à La Ferronnerie, au même titre que les gouaches colorées sur papier à cigarette inspirées du récit de

Robinson Crusoe du Gabonais Samuel Trenquier chez Eric Mouchet. Pour l'enseigne bolonaise Labs Gallery qui présente les œuvres de la nonagénaire Greta Schödl - qui figure dans l'exposition principale de la Biennale de Venise - deux pièces à 4 000 euros ont séduit des membres des Amis du Centre Pompidou tandis que la portugaise Presença espérait beaucoup pour son artiste Diogo Pimentao, très connu en France, et que la japonaise Kobayashi intriguait avec les subtils dessins d'Izumi Akiyama. À 18h30, le prix Drawing Now a été attribué à l'artiste Tatiana Wolska, représentée par la galerie Irène Laub de Bruxelles.

JULIE CHAIZEMARTIN

drawingnowartfair.com



Ces lumières qui rendent aveugle de Raphaëlle Peria. PHOTO NORMANDIE IMPRESSIONNISTE

Les contemporains font bon impressionnisme

Alors que le mouvement fête ses 150 ans, l'édition 2024 du festival Normandie impressionniste est traversée par une foule de propositions contemporaines enthousiasmantes. A cette occasion, «Libé» donne la parole à plusieurs artistes.

ce regard fragmentaire, voire empêché.»

«Je cherche à laisser en suspens l'instant pour contrer la rapidité du monde»

Raphaëlle Peria

Photographe de paysages, elle innove en pratiquant le grattage sur tirage à l'aide de grattoirs, de pointes sèches ou de scalpels. *Au musée Michel-Ciry, à Varengeville-sur-Mer (exposition terminée qui reprendra à Lyon en septembre).*

«Ce travail de grattage interroge la place de la photographie, omniprésente dans notre quotidien. Je cherche à déformer cette preuve d'une réalité vécue pour emmener le spectateur vers un ailleurs, lais-

ser en suspens l'instant pour contrer la rapidité du monde. J'ai été formée à la gravure et, au départ, l'acte de gratter une photo trouve ses racines dans un travail de mémoire, dans l'étude de l'effacement. Mais mon travail est aussi une recherche sur la lumière. Quand je gratte la photographie d'un arbre, je soulève chaque feuille de cet arbre, une à une, je décolle la couche photosensible de la surface du tirage pour y amener de la luminosité et retrouver le blanc du papier, c'est exactement la même idée que pour les impressionnistes. Nous avons tous grandi avec leurs tableaux, ma grand-mère m'a emmenée à Orsay et à l'Orangerie. Peut-être que mon travail résonne le plus avec la palette de Sis-

ley qui a beaucoup de touches blanches dans ses toiles...»

«J'ai eu envie d'apporter à la photographie la fluidité de la peinture»

Jonathan Bertin

Découlant à l'origine d'une commande pour illustrer les lieux qui ont inspiré les peintres, les multiples voyages en Normandie du photographe ont donné naissance à un kaléidoscope d'images bougées et vaporeuses, particules fragiles et d'une mémoire sensitive. *A l'Abbatiale Saint-Ouen, à Rouen jusqu'au 14 juillet et Impressionism aux éditions Four Eyes.*

«Les impressionnistes ont accueilli leurs émotions dans leur art et pour

"Raphaëlle Peria, la lumière en dessous", Philippe Piguet, in Art Absolument, mai-juin 2022, p.86-91



/ DÉCOUVRIR /

RAPHAËLLE PERIA LA LUMIÈRE EN DESSOUS

Le Jardin, miroir du monde
Château du Rivau, Léméré
Du 1^{er} avril au 13 novembre 2022

Sentir le monde
H2M Espace d'art contemporain,
Bourg-en-Bresse /
« Campagne-Première »,
Revnass
Du 6 mai au 31 juillet 2022

Le Champ des Impossibles #3
Le 108, Nogent-le-Rotrou
Du 7 mai au 12 juin 2022

Drawing Now Art Fair
(avec la galerie Papillon)
Carreau du Temple, Paris
Du 19 au 22 mai 2022

PHILIPPE PIGUET Comment cette aventure a-t-elle commencé ?

RAPHAËLLE PERIA Quand j'étais aux Beaux-Arts, j'ai pris une année sabbatique et je suis partie faire un tour du monde en Asie et aux Amériques. Comme je n'ai pas pu emporter ma presse à gravure, qui était à cette époque-là mon outil principal, j'ai pris mon appareil photo. J'en ai rapporté plusieurs milliers de photos qui

L'Archive silencieuse.
2021, grattage sur photographie, 40 x 30 cm.
Courtesy de l'artiste et galerie Papillon, Paris.

À première vue, les images qu'offre à voir Raphaëlle Peria présentent toute une iconographie de sujets séduisants qui réfèrent pour l'essentiel à la nature, sinon à l'architecture : paysages, arbres, cascades, fonds sous-marins, oiseaux, villes, etc. À y regarder de plus près, on découvre que ses photographies, voire ses dessins, ont été partiellement « grattés » en surface, les magnifiant tout en libérant leurs dessous lumineux. Entre visions sublimées et dénonciation des travers du monde contemporain (pollution, espèces en voie de disparition, etc.), l'art de Raphaëlle Peria instruit les termes d'une singulière poétique.

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE PIGUET

constituent aujourd'hui la matière première de mon travail. Le premier acte a pris forme dans un ensemble d'images intitulé *235 Nuits*.

De quoi s'agit-il précisément ?

Je suis partie très exactement 233 jours et 235 nuits. Dès le début, sans véritable intention artistique, j'ai décidé de prendre mon lit en photo tous les matins, comme un marqueur spatio-temporel, à la manière de Sophie Calle dans son film *No Sex Last Night*. À mon retour, on m'a encouragée à montrer toutes ces photos mais j'ai tout laissé de côté car elles ne me semblaient pas représentatives de ce que j'avais vécu. J'arrivai mieux à m'exprimer par le dessin ou la gravure.

Que s'est-il donc passé pour que vous y reveniez finalement ?

Alors que le souvenir de ce voyage s'effaçait petit à petit dans ma tête, il m'est apparu que je devais rendre ces chambres aux prochains occupants puisque je les oubliais, aussi j'ai décidé d'effacer de ces photos tout ce qui m'appartenait...

D'où un ensemble d'images brouillées qu'on pourrait croire ratées, ce qui n'est pas le cas puisque c'est le choix délibéré d'un geste artistique. Un geste qui va vite devenir récurrent chez vous et qui ne tardera pas à qualifier la marque de votre travail. À savoir, la transformation d'une image initiale par détérioration de sa matérialité pour en créer une nouvelle.

/ DÉCOUVRIR /

Qu'est-ce donc qui vous a conduit à ce geste ?

Je me suis interrogée sur la nature même de la photographie. La thèse de Roland Barthes considérant celle-ci comme un *punctum*, c'est-à-dire une image-souvenir qui comporte le sentiment que « cela a été une fois » et atteste d'une réalité, qui ne peut pas être modifiée, m'a fait réfléchir. Puisque la photographie est là, c'est que l'instant a existé, mais comme je ne m'en souvenais plus, j'ai décidé d'imposer à mes images ce que ma mémoire n'avait pas gardé de leur souvenir. La mémoire fonctionne principalement de trois manières distinctes, l'amnésie, l'ecmésie et la paramnésie : soit elle efface, soit elle déforme, soit elle superpose...

Dans tous les cas, cela vise une forme de sublimation...

J'ai cherché alors comment j'allais pouvoir opérer et quels outils je pouvais utiliser pour parvenir à mes fins, curieuse de vouloir creuser dans les strates mêmes de l'image. Je suis d'abord passée par une phase de recouvrement avec du blanco, puis est arrivée l'idée d'effacement à l'aide d'une gomme, et enfin de grattage avec ce que j'avais sous la main.

À partir de là, vous avez mis en place un processus qui vous permet toutes sortes de modulations. Quelles sortes d'outils utilisez-vous ?

J'ai tout naturellement utilisé les outils avec



lesquels j'avais l'habitude de graver. Je me suis donc servie de pointes sèches, de gouges, de berceaux, etc., mais j'ai aussi utilisé des scalpels, des cutters, des fraiseuses de dentiste... De la même façon que je transforme l'image que je travaille, je détourne l'usage conventionnel des outils que j'emploie.

Cette technique qui procède somme toute tant du grattage que du soulèvement de matière engendre toutes sortes de situations plastiques. Comment en parlez-vous ?

Je dis toujours que je fais du dessin, voire de la peinture. Je ne parlerai pas de sculpture, pour deux raisons précises : d'une part, je ne fais aucun prélèvement de matière ; de l'autre, je ne visualise jamais ce que je fais en 3D. À la rigueur, on pourrait parler de bas-relief, mais vraiment très bas, parce que les reliquats, les copeaux de matière que je dégage et qui restent attachés à leur support originel sont extrêmement ténus. En revanche, il y a un vrai travail sur le trait et la ligne, sur la couleur également.

Enfinement, la lumière est le vecteur cardinal de votre travail. Non seulement parce que le support que vous employez – la photographie – est par définition « écriture de lumière » mais parce que vous allez chercher dans l'infra-rouge du papier photographique à en révéler le blanc immaculé.

C'est exactement ce qui m'intéresse. Ce qui est pour le moins paradoxal puisque je suis d'abord et avant tout graveur, donc quelqu'un ne travaillant que le noir, alors que mes grattages ne découvrent que du blanc.

D'où vous est venue l'idée de cette technique ?

Elle est notamment advenue en regardant les clichés-verre de Corot. C'est une technique ancienne de photographie qui permet, si on souhaite intervenir sur l'image, de la gratter directement sur la plaque vitrée avant d'effectuer le tirage. Évidemment, à l'origine, il y a le travail de la gravure, mais aussi toute une histoire de la peinture qui passe par l'effacement. Sans oublier les frottages de Max Ernst et le dessin de De Kooning gommé par Rauschenberg...

À gauche : *Le Marché aux oiseaux #2*, 2021, grattage sur photographie, 40 x 30 cm. Courtesy de l'artiste et galerie Papillon, Paris.

En haut : *Deux cent trente-cinq nuits* (détail), 2014, ensemble de 200 photographies 10 x 15 cm retravaillées. Courtesy de l'artiste et galerie Papillon, Paris.



Le Temps des forêts est le titre de deux images uniques que vous avez réalisées en Nouvelle-Zélande et qui marquent une étape importante dans votre démarche. En quoi ?

Elles sont à l'origine de la figure de l'arbre qui, pour moi, est essentielle parce qu'en relation avec l'humain. Si j'ai tout d'abord travaillé de grands paysages, j'ai eu très vite envie de plonger dedans. Quand je grattais les feuilles d'un arbre, je ressentais avoir touché là quelque chose de profond dont la série intitulée *Les Gardiens* est le vecteur.

Qui sont donc ces Gardiens ?

Ce sont tous ces arbres qui structurent ici et là le paysage et avec lesquels nous entretenons une sorte de familiarité parce qu'on passe devant eux sans cesse. Ce sont les gardiens tout à la fois de nos souvenirs et de nos secrets. Ils nous voient grandir, ils gardent tout de nous en mémoire mais n'en disent rien. Les photos que je fais de ces arbres sont comme des portraits en pied.

Vous avez notamment développé depuis quelque temps différentes séries sur le thème de l'oiseau. Qu'est-ce qui vous a conduit à faire ce choix ?

Mes premières photographies d'oiseaux ont été prises un peu par hasard sur un marché aux oiseaux en Indonésie, c'est le travail autour de l'arbre qui m'a conduite à m'y intéresser. J'ai lu un article sur la politique de déforestation menée dans ce pays qui m'a révoltée. À cause d'elle et d'un braconnage pour leur chant, treize espèces d'oiseaux sont en voie de disparition. J'ai aussitôt décidé de réaliser un travail à ce propos. Comme le scandale tournait autour de la cire de palme, je me suis dit qu'il y avait là une façon pour moi d'explorer un nouveau matériau. Refusant toutefois d'alimenter ce commerce, j'ai travaillé uniquement avec des cires de récupération.



Vos images offrent à voir des oiseaux dans leur plus bel appareil. Elles ne sont pas sans rappeler certaines œuvres du temps passé, soucieuses de mettre en valeur toutes les qualités esthétiques de ces volatiles : leurs couleurs, leur plumage, leur posture, etc. Vous ne craignez pas un effet d'esthétisation forcée ?

Je suis entrée dans l'art par la peinture et j'ai un rapport à l'image assez classique, volontiers esthétisant. Je l'assume d'autant plus que mon travail, sans l'afficher explicitement, parle toujours de sujets sensibles. Son côté esthétique est une façon de happer le regard de l'autre avant de l'entraîner vers la prise de conscience d'un état de fait.

Vous ne cherchez pas à représenter ces oiseaux dans leur cadre naturel mais vous les saisissez en gros plan, occupant la quasi-totalité du champ iconique...

Que ce soient les arbres ou les oiseaux, c'est toujours cette idée de les traiter comme on fait un portrait. Le sujet est toujours très centré, dégagé de toute anecdote, pour le livrer au

regard, sans narration aucune. Tous mes soins portent sur la collusion entre composition, lumière et matière, mon travail reposant essentiellement sur l'idée de strate. Je construis mes images en déconstruisant celles sur lesquelles je m'appuie. C'est ce processus-là qui m'importe d'abord et avant tout.

En quoi le concept de strate vous intéresse-t-il tant ?

Tout mon travail procède du mémoriel. Il y va de la tentative d'une révélation. Aller chercher le dessous de l'image, c'est quêter après cette lumière immaculée contenue à l'intérieur même du papier photo. L'idée, c'est peut-être de vouloir oublier les choses, mais c'est contradictoire parce que plus on fouille, plus on en découvre de toutes sortes.

À gauche : *Les Ports #9*, 2014, photographie numérique.
Courtesy de l'artiste et galerie Papillon, Paris.

À droite : *Ephèse*, 2017, grattage sur photographie, 30 x 40 cm.
Courtesy de l'artiste et galerie Papillon, Paris.

/ DECOUVRIR /



Entre cette problématique des strates et la référence que vous faites régulièrement au pictural, diriez-vous que vous opérez comme un peintre ?

Pour l'heure, j'explore au maximum la piste que j'ai ouverte et qui ne manque pas de ressources.

Je suis persuadée que cette exploration me ramènera un jour prochain à la peinture, même si elle m'entraîne aujourd'hui vers le volume, l'installation, et qu'elle me conduit à travailler le tissu et la céramique. Mais cela est une histoire à venir, il est trop tôt pour en parler. ■

Raphaëlle Peria en quelques dates

Née en 1989 à Amiens. Vit et travaille entre Paris et les Hauts-de-France.
Représentée par la galerie Papillon, Paris.

Sélection d'expositions récentes

- 2022 | *Singularités plurielles* (avec Azul Andrea, Eva Jospin et Christelle Téa), Chapelle de la Visitation – Espace d'art contemporain, Thonon-les-Bains
- 2021 | *Blooming*, Domaine Pommery, Reims
| *Aridatis et Inundatio*, L'Aparté, Montfort-sur-Meu
- 2020 | *Fluo Bleaching*, Galerie Papillon, Paris
| *Narcissus in flores*, Château Blanc, Flixecourt

"Ce qu'il en reste - Raphaëlle Peria", 2019

Court métrage réalisé par Brigitte Barbier sur une carte blanche d'AM Art Films, durée 6min58



AM Art Films



2019

Ce qu'il en reste

Raphaëlle Peria

"Interview de Raphaëlle Peria", Anne-Frédérique Fer, in [FranceFineArt](#), 13 octobre 2020



HOME | [AGENDA CULTUREL](#) | « "RAPHAËLLE PERIA" FLUO BLEACHING, À LA GALERIE PAPILLON, PARIS, DU 3 OCTOBRE AU 7 NOVEMBRE 2020



«Raphaëlle Peria» Fluo Bleaching, à la Galerie Papillon, Paris, du 3 octobre au 7 novembre 2020

Partage



«Raphaëlle Peria» Fluo Bleaching

à la Galerie Papillon, Paris
du 3 octobre au 7 novembre 2020

[Galerie Papillon](#)



PODCAST – Interview de Raphaëlle Peria,

par Anne-Frédérique Fer, à Paris, le 13 octobre 2020, durée 14'21,
© FranceFineArt.

"Drawing Now ne se limite pas au papier, et cela plaît !", Alexia Lanta Maestrati, in Journal des Arts, 12 avril 2019

DRAWING NOW NE SE LIMITE PAS AU PAPIER, ET CELA PLAÎT !

L'éclectisme des œuvres proposées pendant le Salon du dessin contemporain a séduit les acheteurs

SALON DE DESSIN CONTEMPORAIN

Paris. C'est lors d'un week-end quasi estival que, pourvu d'une sélection de 72 enseignes, Drawing Now, le Salon du dessin contemporain, s'est tenu du 28 au 31 mars. Mais le terme de « dessin », tout aussi bien que celui de « papier », de « trait » ou de « ligne », est réducteur pour ce salon aux multiples facettes. « Depuis ses débuts en 2006, Drawing Now a élargi sa gamme pour représenter tous les supports, et toutes les générations. Cela dans un ensemble varié et très agréable », commente Nathalie Berghege-Compoint, de la Galerie

Lelong, fidèle de la première heure.

Sous la verrière du Carreau du Temple, c'est une nouvelle génération d'artistes, âgés de moins de 40 ans, qui s'est révélée. Lucie Picandet (galerie Georges-Philippe & Nathalie Vallois) a pour l'occasion réalisé une série de gouaches sur papier issues d'une recherche minutieuse sur le sens des mots. Le résultat est un ensemble poétique de dessins de cailloux réunis sous le titre d'« Émophone », porteur de néologismes étrangement familiers car issus de mots existants. Ce qui lui a permis de trouver plusieurs acheteurs et de remporter le prix Drawing Now 2019. Un peu plus loin, la Galerie Papillon proposait

Raphaëlle Peria, *Tetrameles nudiflora*, 2018, grattage sur photographie et pigment de cuivre, 32 x 24 cm.
Courtesy Galerie Papillon



une série bien différente, qui a suscité un vif intérêt auprès des collectionneurs. Jouant avec l'idée du temps, de la mémoire et du manque, Raphaëlle Peria [voir illustration] gratte ses photographies et les recouvre de nouveaux motifs (prix

de 900 à 5 900 euros).

Sur le stand voisin, la Galerie Xipapas avait mis l'accent sur un artiste plus établi, Yves Bélorgey. Quatre de ses dessins géométriques, quasi architecturaux, en noir et blanc ont été vendus dans une fourchette de

prix allant de 7 000 à 17 000 euros. En face, la Galerie Lelong s'est aussi séparée d'œuvres sur papier d'artistes de renom, parmi lesquelles plusieurs aquarelles du peintre de la transparence Marc Desgrandchamps (à partir de 2 500 €) et d'une encre sur papier d'Henri Michaux (12 000 €).

La bande dessinée, représentée depuis peu sur le salon, a été très remarquée. En témoignent les ventes d'une quinzaine de dessins au stylo à bille d'Emil Ferris, lauréate du Fauve d'or 2019 à Angoulême (de 2 000 à 7 000 €), ou la gouache *Lunch Break* d'Art Spiegelman qui fit la couverture du *New Yorker* en 1988 (33 000 €) à la Galerie Martel.

Des œuvres fabriquées avec des matériaux plus surprenants sortaient aussi du lot. Comme la pièce faite en crin de cheval de la Suisse Pierre Bloch (affichée autour de 20 000 euros à la Galerie Karsten Greve) ou les créations bucoliques en argile et en céramique de David Lefebvre, dont une vingtaine d'œuvres ont été vendues à la Galerie La Forest Divonne (entre 1 500 et 3 000 €).

● ALEXIA LANTA MAESTRATI

“Drawing Now 2019 : nos 10 artistes coups de cœur”, Joséphine Bindé,
in beauxarts.com, 3 avril 2019

BeauxArts

DESSIN CONTEMPORAIN

Drawing Now 2019 : nos 10 artistes coups de cœur

Par **Joséphine Bindé** - le 29 mars 2019

Drawing Now, le salon du dessin contemporain, inaugure à Paris sa 13^e édition, à arpenter jusqu'au 31 mars au carreau du Temple. Pour se repérer parmi ses 70 galeries françaises et étrangères, 300 artistes et 2000 œuvres, un défrichage s'impose. Voici notre sélection de dix coups de cœur pour voir le dessin autrement – un palmarès qui, par pur hasard, fait la part belle aux artistes femmes !

1. Les invasions nervurées de Raphaëlle Peria à la Galerie Papillon

C'est la plus belle découverte de cette édition. En grattant la surface de photographies au scalpel ou à la fraise de dentiste, cette jeune artiste

française dessine par soustraction en traçant de fines lignes blanches, aussi légères que des cheveux. Prises au Cambodge au milieu des temples envahis par la végétation, ses clichés prennent vie et s'envolent vers l'imaginaire au fur et à mesure que la gravure, au rythme de sa pensée, chemine. Sinueux comme des ondes marines, des troncs et des racines s'étendent, serpentent, viennent enlacer la pierre. De petites taches de lumière transforment un paysage en plumage moucheté. Parfois rehaussées d'or, ses délicates images gravées glissent peu à peu vers l'abstraction. D'une beauté irrésistible !



Raphaëlle Peria, *Tetrameles Nudiflora*, 2018 

→ **Raphaëlle Peria**, Galerie Papillon (Paris, France), stand A1

<http://www.galeriepapillonparis.com/>

"5 jeunes artistes à suivre", François Salmeron, in Le Quotidien de l'Art, édition spéciale, 26 mars 2019



Le Quotidien de l'Art

DRAWING NOW ART FAIR / PARIS

SALON DU DESSIN
DU 27 MARS
AU 1^{er} AVRIL
2019

Drawing Now Art Fair - Salon du Dessin - Édition spéciale 2019



Salon du Dessin
Pluie de belles feuilles pour la 28^e édition

Drawing Now Art Fair
Quand le dessin devient performance

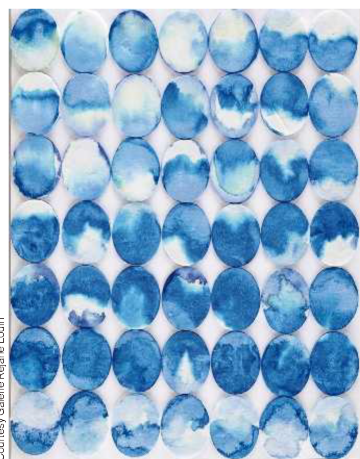
DÉCOUVERTE
5 jeunes artistes à suivre

À VOIR À PARIS ET RÉGION
Un tour des musées et galeries

VENTES
De Vouet à Picasso

Le Quotidien de l'Art

la discipline, son enseignement dans les écoles d'art ayant été particulièrement délaissé pendant les années 1990. La première édition du salon voit ainsi le jour dans les anciens locaux de la Fédération française de football, puis investit de manière itinérante plusieurs sites sur l'avenue d'Iéna et



Courtesy Galerie Fugère Louin

Claude Briand-Picard, *Untitled*, 2014, encre sur coton à démaquiller, 65 x 50 cm.

la rue du Général Foy. En 2009, la foire prend racine au Carrousel du Louvre et se sédentarise, quatre ans plus tard, à son adresse actuelle, au Carreau du Temple, « afin de se commercialiser plus facilement et de donner un rendez-vous fiable aux collectionneurs », selon Carine Tissot.

Une foire à la portée de tous

Si on l'a souvent qualifiée de foire de

niche, Drawing Now attire à la fois amateurs d'art et collectionneurs avertis. En partie à cause de sa fourchette de prix, dont le point de départ se situe dans le millier d'euros. Mais aussi de l'imaginaire qui est associé à la discipline : « Pour beaucoup, le dessin contemporain est une porte d'entrée pour commencer une collection car on a souvent envie de soutenir ceux de notre génération », note Carine Tissot. Des propos auxquels adhère Marion Papillon, directrice du Paris Gallery Weekend, dont la galerie participe à la foire depuis sa conception : « On a pu atteindre des collectionneurs qui s'intéressaient moins à l'art contemporain et qui trouvaient, dans le dessin, une manière de l'aborder. La foire attire aussi les nouveaux collectionneurs, peut-être à cause de cette idée reçue qu'il est moins cher », note-t-elle.

71 galeries : de la variété à une échelle humaine

Fixée à quelque 70 galeries - dont près de la moitié sont internationales - la sélection demeure à la fois accessible et diverse « La foire est agréable et l'offre est chaque année de plus en plus variée », estime Marion Papillon. Elle consacre cette année un focus aux grattages photographiques de Raphaëlle Peria, que l'artiste réalise à l'aide d'outils ou de ses ongles. Négatif, invisible, évanescents : les possibilités du trait sont aujourd'hui infinies...

Drawing Now Art Fair

Carreau du Temple
4, rue Eugène Spuller, 75003 Paris
Du 27 au 31 mars
drawingnowartfair.com

"5 jeunes artistes à suivre", François Salmeron, in Le Quotidien de l'Art, édition spéciale, 26 mars 2019

Le Quotidien de l'Art

DÉCOUVERTE

5 jeunes artistes à suivre

Cette année encore, voici un beau panel de la jeune scène avec des pratiques originales, qui entremêlent les médiums ou fusionnent le dessin avec la photographie ou la performance.

Par François Salmeron



Courtesy, Galerie Papillon

Raphaëlle Peria

Retouches picturales

Pour son diplôme de fin d'études, Raphaëlle Peria (née en 1989) a réalisé 13 000 clichés autour du monde, qui servent aujourd'hui de support à sa pratique, révélant les failles de notre mémoire. Sa dernière série, « *Tetrameles nudiflora* » (2018), offre des vues des temples cambodgiens de Koh Ker, site classé au patrimoine de l'Unesco, grattées à l'aide de scalpel, de fraiseuse ou de gouge. La surface des tirages (de 900 à 1 400 euros) disparaît partiellement et se trouve rehaussée d'encre de Chine et de feuilles d'or. L'artiste explore ainsi la matérialité de l'image photographique : elle lui prête à la fois une dimension sculpturale, à travers divers jeux de volume et de recouvrement, et picturale, grâce aux retouches manuelles qu'elle exécute.

Galerie Papillon, Paris
raphaelleperia.com

Raphaëlle Peria,
Tetrameles nudiflora,

2018, grattage sur photographie
rehaussée de feuilles d'or, 32 x 24 cm.

“Raphaëlle Peria - Galerie Papillon”, Guillaume Benoit, in slash-paris.com, septembre 2017



Raphaëlle Peria, vue de l'exposition *Marinus Asiaticus*, galerie Papillon, 2017
© Guillaume Benoit — *Slash-Paris*, 2017

RAPHAËLLE PERIA — GALERIE PAPILLON

📄 Critique Le 13 septembre 2017 — Par Guillaume Benoit

*Lauréate du prix Sciences-Po pour l'art contemporain, Raphaëlle Péria, née en 1989 présente à la galerie Papillon sa première exposition personnelle du 2 au 27 septembre. Intitulée *Marinus Asiaticus*, elle offre une large série de photographies qui mettent en avant sa technique aussi séduisante qu'efficace.*

Des paysages du site antique d'Éphèse en Turquie qu'elle photographie, Raphaëlle Peria ne garde que les stigmates de l'humanité. À même l'image, elle vient déchirer avec une précision chirurgicale toute trace de la nature. Des verts et marrons organiques du spectre coloré de la végétation, l'artiste arase les nuances pour laisser émerger un blanc radical et unique qui, à travers des motifs parfois proches de la calligraphie, illumine ses compositions. Les perspectives complexes de panorama sont ainsi déjouées par cet arrachement qui, à la mesure de sa progression, invente sa propre profondeur. Les fragments déchirés, ces lambeaux de papier suspendus à l'image, donnent une épaisseur sculpturale à chacune des photographies présentées, leur conférant une aura de couleur et de matière, comme en apesanteur.

“Raphaëlle Peria - Galerie Papillon”, Guillaume Benoit, in slash-paris.com, septembre 2017



Raphaëlle Peria, vue de l'exposition *Marinus Asiaticus*, galerie Papillon, 2017
© Guillaume Benoit — *Slash-Paris*, 2017

Éthérée comme un souvenir, de la fidélité de la retranscription photographique, l'image devient sous les instruments de recomposition de Raphaëlle Peria un paysage mental, une réalité augmentée par la perte. En négatif, elle s'approprie le monde pour en dessiner un nouvel ordre imaginaire qui se développe, en miroir, telle un rhizome qui sourde sous la pellicule de plastique et menace l'intégrité même de l'image. C'est alors la fixité temporelle de la photographie qui se voit menacée, l'œuvre, dans sa fragilité, semble le jouet des aléas du monde extérieur.

Ondes marines, courbes proches d'un alphabet imaginaire, les reliefs se muent en compositions prisonnières d'un étrange hiver qui laisserait advenir le silence de l'unicité d'un blanc pourtant chaque fois singulier. Car c'est bien dans le rapport de « retrait » que se révèle la force de ces tableaux qui mêlent conjuguent la suppression au trait supplémentaire, soulignant au scalpel des détails désormais disparus.



Raphaëlle Peria, vue de l'exposition *Marinus Asiaticus*, galerie Papillon, 2017
© Guillaume Benoit — *Slash-Paris*, 2017

Éthérée comme un souvenir, de la fidélité de la retranscription photographique, l'image